Numéro 12

avril 2007



Silvia Härri

Compte les anacoluthes
et combien il y a d'allitérations
tu te sentiras mieux.
Surtout n'écoute pas la résonance des sons
ni les notes de la partition
pétrie d'amour.

Diérèse, Synérèse et Prosopopée
dansent leur ronde accablante
de faïence lisse.
Serait-ce allégorie ou subtile métaphore ?
À moins que ce ne soit
métonymique synecdoque ?

Et nous, combien de rimes embrassées,
combien d'aposiopèses et de vides rhétoriques
nous faudra-t-il pour dire
l'ardeur d'une caresse
ou retrouver les baisers égarés ?

Au piège de l'éloquence nous sommes pris.
D'ellipses en catachrèses consommées
de séduisantes anadiploses en tristes anastrophes
nous avons perdu nos voix
au détour de la vanité des mots.

La gorge vide, saurons-nous encore briser
l'inconsistance de ce vernis de marbre ?
Saurons-nous un jour balbutier
sans hyperbole ni litote
« Je vous aime »
au lieu de « je ne vous hais point » ?

Première halte
Le Magne

’Η μνήμη,
Κύϱιο ὄνομα των θλίψεων,
ἑνικοῦ ἀϱιθμοῦ,
μόνον ἑνικοῦ αϱιθμοῦ
και ἄκλιτη. [1]

Le crissement sourd du zénith
scande ces tours désolées.
Où sont les hommes
dans ce désert de ruines ?
Où sont les fastes
des princes de Morée ?
Nos pieds brûlés par le sable s’étonnent.
Tout est-il donc retour à l’origine ?
Entre manque d’eau et mer qui gronde
la lutte du sel contre la vie.

Messène

Dans ce désert d’aridité
l’olivier décharné
attise nos pas brûlants.
Sous le soleil de Laconie
la lumière est si blanche
qu’on se croirait pétri de brouillard.

Mystra

À Mystra nous avons appris
comment nous déshydrater
à l’ombre d’iconostases silencieuses.

Tôt le matin

Je ne laisserai pas
que l'éloignement s'approche
ni que le doute m'effleure.
C'est un privilège
de tes mains seules
de ton corps
qui enveloppe le mien
et chante
comme la vague qui déferle.

Le secret

Elle
Y a-t-il un mode d'emploi
pour apprendre à vivre ?
Ariane
Y a-t-il une recette
pour apprendre à mourir ?
Ici on meurt d'oubli.
Elle
Comment c'était quand nous savions
la faim, la saveur et les éclaboussures de joie ?
Chœur
Tu t'en es allé avec le secret

Calligraphie

Existe-t-il un nom, un idéogramme
un signe tangible
pour dessiner l'amer ?

Je le cherche mais ne l'ai point trouvé.
Le silence serait-il seul capable
de clamer toute sa dignité ?

Deuxième halte
Malvasie

Κλείνω τα βλέφαρα
Κάτω απ' τήν ἥρημη νύχτα
Κι ἀκούω νά κελαϊδοῦν μυριάδες άστρα
έκεῖ ὅπου σύρθηκαν τά δάχτυλά σου
πάνω στή σάρκα μου. [2]

Les cisailles des cigales
meurtrissent moins que ton silence.
Je t'offre,
pour ton absence,
la moiteur de mon corps
et cette mer qui m'accueille chaque matin
et ce grain de sable sur ma paume.
Je t'offre tout ce qui m'entoure
comme promesse à nos retrouvailles.

La musique que jouent tes mains.
comme j'aimerais l'écouter avec toi
au rythme des vagues qui se brisent.

Je te dédie ce rameau d'olivier
et le parfum pénétrant du thym
quand se lève le meltème.

Notre histoire tombe en ruine
comme les rochers de Malvasie quand le soleil
les illumine et ne résonne alentours
que glas musqué de solitude.
J'apprendrai moi aussi
quel qu'en soit le prix
à connaître cette déesse perfide.

Cythère

À Cythère
ne restent que débris d'amour
et l'insidieuse attente.
Encore subsistent
quelques lambeaux de rêve
dans les vagues qui s'élancent
se rejoignent dans une étreinte
et puis s'éteignent,
séparées par le rocher.
Cet acte d'amour renouvelé
toujours menacé
par l'assaut du vent
et le soleil qui consume.

À Cythère, Vénus est morte
depuis longtemps déjà

À tâtons

Se heurter aux arêtes du labyrinthe
mâcher et remâcher les mêmes pas
sans relâche, en silence
mais le fil d'Ariane est dans ta poche
et ta voix n'a jamais quitté ta gorge.

Tôt le matin

Je ne laisserai pas
que l'éloignement s'approche
ni que le doute m'effleure.
C'est un privilège
de tes mains seules
de ton corps
qui enveloppe le mien
et chante
comme la vague qui déferle.

Références

[1] Kiki Dimoula, *Le nombre pluriel*: La mémoire / nom propre des chagrins / de nombre singulier / singulier seul / et sans déclinaison.

[2] Iannis Ritsos, *Symphonie du printemps*, XVIII : Je baisse les paupières / au-dessus de moi la nuit tranquille / et j'entends chanter tels des oiseaux / l'immensité des astres / là où tes doigts ont traîné / sur ma chair.